Le chevalier au lion, un conte morganien

Les contes merveilleux qui affleurent dans la littérature romanesque du Moyen Age ont souvent exercé une influence déterminante sur la structure des romans. On peut ainsi mettre en lumière deux types de contes de fées, récurrents aussi bien dans le folklore universel que dans la littérature médiévale : les contes mélusiniens et les contes morganiens[1].

Les contes mélusiniens doivent leur nom à Mélusine, la plus célèbre des fées médiévales. C'est Georges Dumézil qui les a ainsi qualifiés en relevant leur présence dans nombre de sociétés indo-européennes. dans ces contes, *un être surnaturel s'éprend d'un être humain, le suit dans le monde des mortels et l'épouse en lui imposant le respect d'un interdit. Il regagne l'autre monde après la transgression du pacte, laissant une descendance*. C'est ainsi que plusieurs lignages du Moyen Age s'enorgueillissaient d'avoir une fée pour ancêtre, tels les Lusignan, descendants de la fée Mélusine. Dans les contes mélusiniens, c'est la fée qui quitte l'autre monde pour le monde des humains.

Les contes « morganiens » doivent leur nom à la fée Morgane, omniprésente dans les romans bretons des XII^e^ et XIII^e^ siècles, Morgue qui intervient dans *Le chevalier au lion* comme « Morgue la sage », la fée guérisseuse, qui a donné à la dame de Norison l'onguent qui guérira Yvain de sa folie[2]. Le conte morganien s'oppose terme à terme au conte mélusinien : *Une fée s'éprend d'un mortel et l'entraîne dans l'autre monde, où elle tente de le retenir*. C'est donc ici le héros mortel qui voyage dans le monde surnaturel.

1 — Voir L. Harf-Lancner, *Les fées au Moyen Age*, Paris, 1984.

2 — Chrétien de Troyes, *Le chevalier au lion*, éd. M. Roques, Paris, Champion, C.F.M.A., v. 2949.

Ce schème narratif est d'ailleurs déjà à l'œuvre dans *Erec et Enide*, derrière le récit de la chasse au blanc cerf qui entraîna le héros, Erec, loin de la cour du roi Arthur, jusqu'au château où il va conquérir Enide. Mais Enide n'a plus d'une fée que sa beauté surnaturelle.

Or la première partie du *Chevalier au lion*, qui relate la victoire d'Yvain à la fontaine de Barenton et sa conquête de Laudine, repose sur un schéma morganien : le héros pénètre dans un autre monde, la forêt de Brocéliande, où l'attend l'amour d'une fée, la dame de la fontaine. Plus précisément, la première partie du roman reproduit la structure d'une variante du schéma breton des XII^e^ et XIII^e^ siècles[3]. Il est en effet peu d'œuvres romanesques du Moyen Age dont le héros ne se trouve un jour confronté à cette périlleuse aventure :

> Le chevalier pénètre dans un espace surnaturel dont la maîtresse est une femme d'une merveilleuse beauté. Il doit payer son intrusion en combattant le géant gardien de l'autre monde, dont il triomphe.

C'est exactement le résumé de la première partie du *Chevalier au lion*. Pour venger le déshonneur de son cousin Calogrenant, Yvain entreprend l'aventure de la fontaine de Barenton, au cœur de la forêt de Brocéliande. Il devra affronter un couple surnaturel : le géant Esclados le roux, gardien de la fontaine, et la dame de la fontaine, Laudine. Sa victoire lui livre le château du vaincu et la main de la veuve.

De ce schéma narratif, *Yvain* n'offre pas la première mise en forme. L'illustration la plus célèbre (et la plus ancienne dans la littérature française) en est l'épisode de la Joie de la Cour, à la fin du roman d'*Erec et Enide*[4]. Au terme de sa quête, Erec, qui, après avoir perdu Enide par sa « recréantise », a reconquis et la prouesse et l'amour, mérite l'épreuve glorifiante de la Joie de la Cour. Au cœur du château merveilleux de Brandigan, dans un verger clos d'une muraille d'air, attend une belle dame gardée par un grand chevalier, Mabonagrain. Tous ceux qui ont subi l'épreuve ont été vaincus et leurs têtes ornent les pieux qui entourent le verger. Mais Erec triomphera de la mauvaise coutume et rendra la joie à la cour.

La même aventure ressurgit dans *Le conte du Graal*, dans l'aventure de Gauvain, de la male pucelle et du grand chevalier[5]. Elle affleure encore dans *Le chevalier de la charrette*, derrière la confrontation de Lancelot et de Méléagant au pays de Gorre, sous les yeux de la reine.

3 — L. Harf-Lancner, *op. cit.*, p. 347-375.

4 — Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, éd. M. Roques, Paris, Champion, C.F.M.A., 1952, vv. 5319-6341.

5 — Chrétien de Troyes, *Le conte du Graal*, éd. F. Lecoy, Paris, Champion, C.F.M.A., 1973, vv. 6471-6591.

On a donc ici affaire à un schéma narratif récurrent dans l'œuvre de Chrétien de Troyes. Derrière tous ces récits on retrouve la matrice du conte morganien, caractérisé par le voyage du héros dans l'autre monde, auprès d'une fée amoureuse. Le conte du géant et de la fée en offre une variante, fréquente dans la littérature narrative des XII^e^ et XIII^e^ siècles comme dans les romans de Chrétien, et surtout véritable clef de voûte du *Chevalier au lion*. La confrontation des multiples versions du récit permettra d'éclairer la spécificité de l'aventure chez Chrétien et l'architecture de son roman.

☆

Alors que *Guillaume d'Angleterre, Erec et Enide, Le chevalier de la charrete, Cligès, Le conte du Graal* sont précédés d'un important prologue, *Le chevalier au lion*, seul, s'ouvre «in medias res», sur l'évocation des fêtes de la Pentecôte à la cour du roi Arthur. Mais le roman est doté d'un prologue narratif, le récit de Calogrenant, qui préfigure l'aventure d'Yvain en soulignant ses dangers.

Ainsi dans *Yvain*, le caractère exceptionnel de l'aventure est marqué par un trait singulier : le héros subit un échec, dont la honte le suivra, comme un défi lancinant, jusqu'au triomphe qui le réhabilitera. En l'occurrence, la figure du héros est dédoublée en un faux et un vrai héros, Calogrenant et Yvain. *Le chevalier au lion* s'ouvre, en effet, sur la confrontation de trois personnages : la reine courtoise, le discourtois sénéchal, et un chevalier, Calogrenant, «qui lor a comancié un conte non de s'annor mes de sa honte»[6]. Calogrenant interrompt son histoire et s'attire les foudres de Keu, que Guenièvre doit faire taire. Pour une raison inconnue, le conteur semble répugner à poursuivre son récit au-delà d'une certaine limite et en présence de la reine. Il ne cède qu'à contrecœur à l'insistance de celle-ci.

> Certes, dame, ce m'est molt grief
> que vos me comandez a feire ;
> einz me leissasse un des dans traire,
> se correcier ne vos dotasse,
> que je hui mes rien lor contasse ;
> mes je ferai ce qu'il vos siet,
> comant que il onques me griet,
> des qu'il vos plest ; or escotez ![7]

C'est alors le fameux récit de Calogrenant, la première aventure à la fontaine magique et l'humiliation du chevalier, que lui-même semble

6 — *Yvain*, vv. 59-60.
7 — *Ibid.*, vv. 142-149.

moins soucieux de venger que son cousin, Yvain. Il y a là un mystère. Or deux autres versions du conte présentent le même prologue et éclairent cette scène énigmatique.

D'abord un texte latin de peu postérieur à *Yvain*, le *De nugis curialium*, c'est-à-dire *Les sornettes des courtisans*[8]. Le gallois Gautier Map, né entre 1135 et 1140, a fait une belle carrière à la cour d'Henri II d'Angleterre. Il n'a laissé qu'une œuvre, les *Sornettes des courtisans*, composées de 1181 à 1193, où il transcrit scrupuleusement de nombreux contes merveilleux. Parmi ceux-ci, l'histoire de Sadius et de Galon oppose deux chevaliers unis par l'amitié la plus parfaite aux assauts d'une reine luxurieuse qui a jeté son dévolu sur Galon. Déçue dans son attente et désireuse de se venger, elle surprend un jour Galon dans un morne abattement, alors que la cour célèbre l'anniversaire du roi.

> La reine vigilante [...] remarque la première combien soucieux, combien sérieux est le cœur de Galon, et elle ne doute pas que Galon ne désire garder tout à fait secret ce qui parcourt son esprit, et dont le souvenir le brûle si fort ; et plus elle le croit profondément et fermement décidé à le cacher, plus elle désire avidement l'amener à le révéler, voulant qu'il soit confondu en présence de si grands princes, parce qu'elle souffre intérieurement de la honte que lui procure son refus[9].

Forte du pouvoir invincible d'un don contraignant qu'elle s'est fait accorder par le roi, elle exige du chevalier qu'il avoue devant tous l'objet de sa tristesse. Soutenu par le roi et la cour, Galon « se met à gémir et demande qu'on lui fasse grâce de ce récit ». Mais la reine s'obstine et le héros raconte alors une aventure qui coïncide exactement avec la première partie du *Chevalier au lion*. Emporté par son coursier au plus profond de la forêt, Galon a découvert un somptueux palais et, au cœur du palais, un jardin où reposait une belle jeune fille à l'ombre d'un lentisque en fleurs, gardée par un géant. Le conte de Gautier Map n'a rien du roman courtois de Chrétien de Troyes. Loin de chercher à gagner l'amour de la demoiselle, Galon s'apprête à la violenter quand, à l'appel de celle-ci, surgit un géant, Rivius. Le héros est vaincu mais épargné à la demande d'une seconde demoiselle. Un second combat doit avoir lieu un an plus tard. Or l'année vient de s'écouler et le héros attend l'arrivée de son adversaire.

Guerrehés, l'un des frères de Gauvain, est le héros d'une aventure analogue dans la première Continuation du *Perceval*. Une nacelle tirée

8 — Gautier Map, *De nugis curialium*, éd. M.R. James, Oxford, 1914, trad. M. Perez, *Contes et courtisans*, Lille, 1987, III 2.

9 — *De nugis*, trad. M. Perez, p. 143.

par un cygne accoste une nuit sous la fenêtre du roi Arthur. Dans cette nacelle, un chevalier mort. Dans l'aumônière qui pend à la ceinture du mort, Arthur trouve une lettre, qui fait allusion à la honte de Guerrehés. En effet le chevalier qui touchera à l'arme enfoncée dans le corps du chevalier mort sans chercher à le venger sera voué à un déshonneur pareil à celui de Guerrehés dans le verger:

> Tout ausi soit icil honnis
> *Et de son cors avilenis*
> Que Guerrehés fu el vergier
> Qui le troz osera sachier
> Se celui ne fiert autresi
> Qui parmi le cors le feri[10].

C'est bien sûr Guerrehés lui-même qui, involontairement, touchera l'arme fichée dans le cadavre et pourra ainsi venger sa honte. Cette honte est liée une fois de plus à une défaite subie dans un verger merveilleux, sous les yeux d'une belle demoiselle.

Le parallélisme de ces trois prologues réside dans l'utilisation de la même séquence narrative destinée à entourer l'aventure qu'ils précèdent (elle-même similaire dans les trois textes), d'une étrangeté redoutable.

1. Au milieu de l'atmosphère de liesse de la cour détone l'attitude accablée d'un chevalier, Calogrenant dans le roman de Chrétien, Galon et Guerrehés dans les deux autres récits.

2. Un personnage hostile au héros remarque cette attitude. Il est probable que le rôle de l'antagoniste était primitivement confié, comme dans le *De nugis,* à une reine amoureuse et repoussée, avatar de la femme de Pituphar. Dans *Le chevalier au lion*, la présence de la reine, son insistance à faire parler Calogrenant sont autant d'indices de l'existence d'un récit antérieur dans lequel une reine qui n'était pas Guenièvre était la seule ennemie du héros. Dans cette fonction peu glorieuse, le malsonnant personnage de Keu devait tout naturellement remplacer la courtoise Guenièvre.

3. Le héros est contraint d'avouer sa honte devant la cour, avant de partir la venger.

Mais dans *Yvain*, Chrétien a dédoublé le personnage du héros vaincu puis vainqueur: contrairement à Galon et à Guerrehés dans les deux autres versions, Yvain se contente de venger la honte de son cousin Calogrenant, qui joue ici le rôle du faux héros des contes populaires, celui qui échoue lamentablement dans une épreuve pour mieux faire

10 — *Première Continuation*, éd. W. Roach, Philadelphie, 1949, I, ms. T, vv. 14237 ss et 14391 ss.

ressortir la gloire du héros lui-même quand il triomphe dans la même épreuve. Ainsi aucune ombre ne vient ternir l'image du héros, tout au moins dans la première partie du roman.

☆

Le héros pénètre progressivement dans le monde surnaturel où se déroulera l'aventure, et qui, souvent, s'identifie aux sombres profondeurs de la forêt. Calogrenant et Yvain rencontrent successivement trois personnages qui marquent les étapes de cette enfoncée progressive dans le merveilleux : le vavasseur hospitalier, dont le château, enclave courtoise, n'a pas depuis longtemps reçu la visite du moindre chevalier errant ; le vilain monstrueux, qui revendique pourtant sa nature humaine : à la demande angoissée du héros sur la nature de cet être hybride, il répond en effet « qu'il est un homme »[11] ; enfin le gardien de la fontaine. A chacun de ces trois personnages correspond un lieu symbolique : le château au milieu de la forêt ; l'essart, espace défriché qui relève encore du monde humain au cœur de l'espace sauvage ; la fontaine magique, à l'ombre d'une petite chapelle et d'un arbre qui ne perd jamais ses feuilles. Accroché à l'arbre, un bassin de fer permet de déclencher l'aventure en versant de l'eau sur le perron qui se dresse près de la fontaine. L'arbre et l'eau relèvent de l'espace féérique et d'ailleurs, Chrétien explicite le merveilleux en liant au motif de la fontaine le rite de l'eau répandue.

Dans *Erec* et dans *Perceval*, l'entrée dans l'autre monde est marquée par un concert d'avertissements et de lamentations. Guivret le petit et le roi Brandigan prédisent la honte et la mort à qui veut percer les secrets de la Joie de la Cour ; puis les gémissements de la foule accompagnent le héros jusqu'à un verger paradisiaque où tous les oiseaux font entendre leur chant, où poussent toutes les plantes médicinales, où les fruits sont toujours mûrs. Mais le verger est clos d'une muraille d'air et entouré de pieux surmontés des têtes des chevaliers qui ont voulu tenter l'aventure. Dans toutes les versions du conte du géant et de la fée, le décor à lui-seul, chargé de connotations merveilleuses, suggère le caractère surnaturel de l'aventure.

Dans cet espace magique, le héros va rencontrer un couple surnaturel. Souvent la fée attachée à ces lieux, appât et enjeu du combat, attend le héros. Inséparable de l'arbre sous lequel elle est étendue, elle en semble l'émanation même, déesse qui s'offre à celui qui saura franchir, l'une après l'autre, les barrières dont elle s'entoure.

11 — *Yvain*, v. 328.

Erec, dans le verger merveilleux du château de Brandigan, découvre une belle jeune fille couchée à l'ombre d'un sycomore. Gauvain, dans le *Perceval*, franchit la borne de Galvoie, c'est-à-dire la frontière de l'autre monde : dans un château entouré d'eau, il découvre, «el plus fort et tot le chastel», au cœur du château, un jardin où l'attend l'Orgueilleuse de Logres, assise sous un if ou un orme (selon les manuscrits).

On voit donc à nouveau, comme dans le prologue, s'accuser l'originalité de l'interprétation du *Chevalier au lion*. La dame de la fontaine est ici absente. Chrétien a éloigné le château de Laudine de la fontaine à laquelle se réduisait peut-être primitivement tout son royaume. C'est que contrairement à l'amie de Mabonagrain et à l'Orgueilleuse de Logres, anonymes comme la plupart des fées, Laudine accède au statut de personnage romanesque. La rationalisation va donc faire son œuvre. De même qu'il dédoublait la figure du héros du conte merveilleux, Chrétien dédouble la figure de la fée amante entre un personnage de conte, Lunete, dont les pouvoirs magiques sont soulignés, qui joue le rôle de l'auxiliaire surnaturel des contes populaires ; et un personnage romanesque, Laudine, presque entièrement rationalisé pour incarner les mirages de l'amour courtois. La dame de la fontaine conserve toutefois certains pouvoirs surnaturels : elle fait don à Yvain, comme Lunete, d'un anneau magique. Mais contrairement à l'anneau d'invisibilité, ce second anneau est lié à la thématique amoureuse du roman. Seul un parfait amant est digne de le porter et seuls les parfaits amants semblent bénéficier de sa protection :

> prison ne tient ne sanc ne pert
> nus amanz verais et leax,
> ne avenir ne li puet max[12].

Mais l'anneau a aussi pour propriété d'aviver le souvenir de la dame dans le cœur de l'amant, souvenir qui décuple les forces du chevalier :

> mes qui le porte et chier le tient
> de s'amie li resovient,
> et si devient plus durs que fers[13].

L'objet magique devient emblème de la fine amor.

Contrairement à Laudine, le chevalier de la fontaine, Esclados le roux, à conservé les deux traits traditionnels du gardien de l'autre monde qui surgit devant le héros en réponse au défi qui lui a été lancé :

12 — *Ibid.*, vv. 2606-2608.
13 — *Ibid.*, vv. 2609-2611.

— une taille gigantesque : « plus granz de moi la teste tote », c'est ainsi que Calogrenant dépeint son adversaire[14].

— une notation de couleur rouge. Or le chevalier est nommé Esclados le roux[15]. Ce « roux » chevalier cumule les valeurs symboliques du jaune (la traîtrise) et du rouge (la couleur des guerriers surnaturels dans le folklore celtique). C'est bien le frère de Mabonagrain, le *grand* chevalier aux *armes vermeilles* du verger de la Joie de la cour[16]. Le rouge est, dans le roman breton comme dans la tradition celtique, la couleur des guerriers de l'autre monde, tout comme le blanc signe la présence des fées. De même, dans le *Perceval*, l'Orgueilleuse de Logres, la demoiselle maléfique qui accueille Gauvain dans un verger, envoie le héros chercher son palefroi dans un second jardin, où il rencontre un grand chevalier[17]. Dans les trois romans, l'allusion à la grande taille du personnage suggère l'image du géant, sans toutefois la connotation monstrueuse attachée au terme lui-même. Il en ira tout autrement pour Harpin de la Montagne et les deux démons du château de Pesme Aventure, explicitement qualifiés de géants[18]. C'est qu'Esclados, Mabonagrain et le grand chevalier du *Perceval* sont des chevaliers qui affrontent le héros dans un combat loyal, tout comme Guivret le petit, l'ami d'Erec, que Chrétien ne qualifiera jamais de « nain ». Mais pour Gautier Map, Rivius, le chevalier qui vole au secours de la demoiselle que Galon s'apprête à violenter, est bien un géant

> C'était un géant d'une taille inouie, d'une grandeur jamais vue [...]. Il arriva en armes, monté sur un cheval à sa taille, et ses yeux, au-dessus de la ventaille de sa cuirasse, étaient semblables à des torches enflammées[19].

Quant à l'adversaire de Guerrehés, dans le verger défendu de la première Continutation, il est dédoublé en un nain et un géant : un nain qui abat honteusement le héros lors de son premier séjour dans le verger avant de succomber lors du second combat ; puis un grand chevalier que ses blessures avaient contraint de se faire remplacer par son nain lors du premier affrontement. Guerrehés les tue l'un après l'autre.

☆

14 — *Ibid.*, v. 522.
15 — *Ibid.*, v. 1972. Cf. M. Pastoureau, *Figures et couleurs, Etudes sur la symbolique et la sensibilité médiévales*, Paris, 1986, pp. 23-34.
16 — *Erec*, vv. 5847-5855.
17 — *Le conte du Graal*, vv. 6538-6539.
18 — *Yvain*, vv. 3846-4241 (*passim*) et 5610.
19 — *De nugis*, trad. M. Perez, p. 145.

Les conséquences du combat et de la victoire du héros méritent également d'être examinées de près. Yvain poursuit le chevalier qu'il a blessé à mort, jusqu'à son château où il reçoit l'aide d'une mystérieuse demoiselle, Lunete. Il peut, grâce à l'anneau que lui remet Lunete et qui le rend invisible, assister aux cérémonies funèbres, au deuil de Laudine, la veuve d'Esclados, et s'éprendre d'elle. Lunete réussit à convaincre sa maîtresse et les barons de la nécessité de donner un nouveau seigneur au château et à la fontaine : Yvain. La scène semble donc baigner dans le réalisme des coutumes féodales. Il n'en est rien pourtant. Le récit suit encore le schéma folklorique, qui veut que le vainqueur du géant prenne sa place comme gardien et l'autre monde et amant de la fée. C'est ainsi la coutume de l'Ile d'or dans le roman de Renaut de Beaujeu, *Le Bel Inconnu*. La fée de l'île d'or fait garder sa terre par un chevalier qui se bat contre tous ceux qui veulent pénétrer dans l'île. Si le gardien est vaincu, le vainqueur lui succède.

> Li usages itels estoit :
> Quant nus de ses amis moroit,
> Quant il estoit mors en bataille,
> Celui prendroit sans nule faille
> Qui son ami ocis avoit[20].

Le Bel Inconnu, triomphera de ce chevalier, Mauger le gris, et deviendra le gardien du château et l'amant de la dame. A la fontaine merveilleuse s'attache la même coutume, que Chrétien ne cesse de souligner. Lunete le rappelle à Laudine : « Vos deüssiez or consoil prendre / de vostre fontainne desfandre ». Laudine elle-même « estoit en grant cusançon / de sa fonteinne garantir »[21]. Il s'agit bien de maintenir une coutume essentielle à la survie du domaine et qui dure depuis plus de soixante ans :

> Por la costume maintenir
> de vostre fontainne desfandre
> vos convendroit boen consoil prandre[22].

Yvain devient donc à son tour le gardien de la fontaine et quand, après Calogrenant et Yvain lui-même, le roi Arthur défie l'autre monde en versant l'eau sur le perron de la fontaine magique, c'est Yvain qui surgit dans la forêt pour affronter le champion du roi, c'est-à-dire Keu.

20 — Renaut de Beaujeu, *Le Bel Inconnu*, éd. G. Perrie Williams, Paris, Champion, C.F.M.A., 1939, vv. 2013-2018.
21 — *Yvain*, vv. 1628, 1738-1739.
22 — *Ibid.*, vv. 1851-1853 ; cf. v. 2106.

Yvain ne demeure pas cependant le gardien de l'autre monde. Il va quitter la fontaine et sa dame. Et c'est alors que le roman s'écarte du conte. Déjà dans l'épisode de la Joie de la Cour s'annonce la rationalisation du conte merveilleux et son interprétation courtoise. En effet, quand Erec a triomphé du grand chevalier du verger de Brandigan, celui-ci lui raconte son histoire. Epris de la jeune fille qui vit près de lui dans le verger, il s'est abandonné à son pouvoir; et c'est elle qui l'a emprisonné, par amour, dans le verger. Pour lui éviter l'oisiveté et lui permettre de mesurer sa prouesse contre d'autres chevaliers, elle a créé la cruelle coutume de la Joie de la Cour. Mais par sa victoire, Erec a mis fin à la coutume et Mabonagrain est délivré par sa défaite. Il va pouvoir quitter le verger merveilleux où il était emprisonné.

Yvain abandonne, lui aussi, la prison amoureuse où le tient la dame de la fontaine, lié par un interdit qu'il transgressera, comme bien des héros des contes morganiens. Mais le chevalier au lion la regagnera. Le dénouement du roman est donc bien celui d'un conte morganien. Et l'humiliation infligée à Yvain devant toute la cour par la messagère de Laudine est bien l'écho de la première humiliation, celle que Chrétien avait épargnée à Yvain en la reportant sur son cousin Calogrenant. Cette deuxième humiliation sera lavée par les épreuves subies par le chevalier au lion et aboutira, comme la première partie, à un retour près de la dame de la fontaine.

Quant à Gauvain, qui a lui aussi vaincu le grand chevalier, serviteur de la male pucelle, il semble également destiné à rester dans l'autre monde.



Le *Chevalier au lion* est clairement construit sur le schéma narratif d'un conte merveilleux. Mais la quête du héros romanesque n'est pas celle du héros des contes. Yvain est, dans la première partie du roman, le héros d'un conte morganien. La découverte, la perte et la reconquête de l'amour métamorphosent le conte en roman courtois. Si tous les romans de Chrétien témoignent de l'intégration des contes merveilleux à la mythologie romanesque du Moyen Age, les thèmes mythiques sont mis au service de l'idéal chevaleresque du roman, dans une osmose si parfaite que les épigones de Chrétien ne cesseront de chercher à la reproduire, sans jamais y parvenir.

Laurence Harf-Lancner